

Sagesse et Modernité

ROGER GARAUDY
Paris

Quand on m'a demandé de traiter ce sujet : «SAGESSE et MODERNITÉ», mon premier soin fut de chercher dans le dictionnaire le sens précis de ces deux mots.

J'avoue avoir été déçu.

Sur la SAGESSE; définition de DESCARTES: «*parfaite connaissance de toutes les choses que l'homme peut savoir.*» Il ne me restait plus alors qu'à me jeter sur l'ENCYCLOPÉDIE qui me semblait répondre mieux à cette définition.

Puis: «*pratique des vertus chrétiennes*» m'éclairait un peu plus: pas une connaissance mais une **pratique**. Mais: **vertus chrétiennes** me paraissait restrictif, simplement occidental: LAO TSEU, CONFUCIUS, BOUDDHA, et toute l'humanité antérieure n'avait donc pas connu la sagesse?

Un peu plus loin: «*La sagesse c'est d'accepter son destin.*» et on ajoutait cette précision: «*la sagesse c'est l'autre nom de l'abdication.*» sur quoi on invoquait l'autorité de Jean Jacques ROUSSEAU écrivant dans : «L'ÉMI-LE»

«*Tant que nous ignorons ce que nous devons faire la sagesse consiste à rester dans l'inaction.*»

Je cherchais alors l'article: «*MODERNITÉ*».

J'appris que: «*les temps modernes commençaient avec la Renaissance.*»

Mais cette définition devenait, cinq lignes plus loin, plus générale: «*Est moderne ce qui est contemporain de celui qui parle.*» Ce qui valait pour tous les temps. Mais le dictionnaire apportait aussitôt cette restriction: «*Ce qui bénéficie des progrès récents de la science et de la technique.*»

De ce salmigondis je retins deux idées qui me paraissaient claires

Pour la modernité: partir de ce qui est contemporain de celui qui parle.

Pour la sagesse: ne pas se contenter d'une connaissance; la sagesse est une pratique.

On nous indiquait même le point de départ: «*La sagesse consiste à se demander: pourquoi?*».

J'en conclus qu'elle était de l'ordre d'une **question et non d'une réponse toute faite**.

A la lumière de ce flambeau fumeux je me posais deux questions que je me propose de vous soumettre.

1. Si la **modernité** est «ce qui est contemporain de celui qui parle», qu'est-ce qui est, au moment où je vous parle, le problème fondamental du monde ?
2. Si la **sagesse** n'est seulement une **Connaissance mais une Pratique**, que faire pour résoudre ce problème ?

I

D'abord quel est le problème fondamental en ce début du XXI^{ème} siècle?

C'est que nous vivons dans un monde cassé, cassé entre le Nord et le Sud, entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas.

L'Organisation des Nations Unies nous apprend que 30 millions d'êtres humains dans le monde meurent chaque année de faim ou de malnutrition.

Et l'UNICEF, spécialisée à l'ONU sur les problèmes de l'enfance, ajoute: sur ces 30 millions il y a 13 millions et demi d'enfants. Ce qui représente l'équivalent de morts d'un Hiroshima tous les 3 jours : 120 Hiroshima par an.

Et le fossé ne cesse de se creuser.

Le Directeur du PNUD (Organisme de développement des Nations Unies), Mr. James Gustave SPATH, déclarait au monde en 1996: «1,6 milliard d'individus vivent plus mal qu'au début de 1980.» Il ajoute qu'en «l'espace d'une génération et demie, l'écart entre les plus riches et les plus pauvres a augmenté: au début des années 60 il était de 1 à 30 entre les 20% les plus riches de la planète et les 20% les plus pauvres. Aujourd'hui (1999) il est de 1 à 60». Il ajoute: «Privatiser, libéraliser, déréglementer, les maîtres mots, du libéralisme de cette fin de siècle favorisent la croissance mais, c'est», dit-il «une croissance qui s'accompagne d'une plus

grande pauvreté, d'inégalités plus marquées, et d'un chômage en hausse.»

Dans le même journal un économiste prestigieux, défenseur acharné de la «mondialisation», Président de l'AMC, le 17 août 2001, écrit: «Le capitalisme est une machine à fabriquer de l'efficacité et de l'inégalité. Quand il tourne à plein régime il fabrique encore plus d'efficacité et encore plus d'inégalités: c'est le cas aujourd'hui.»

Déjà le Directeur du Fonds Monétaire International (FMI) déclarait, le 30 mars 1992: «Si notre système s'est révélé particulièrement apte à créer de la richesse, en revanche il n'a que faire de l'homme.»

Dans une telle course à la mort de l'homme s'impliquent mutuellement le chômage des uns qui ne peuvent plus produire parce que les deux tiers du monde ne peuvent plus consommer, même pour leur survie; l'immigration des plus démunis n'étant que le passage du monde de la faim à celui du chômage et de l'exclusion.

Les aveux des maîtres du système me dispensent d'en énumérer les conséquences spirituelles tant pour ceux qui s'insèrent dans ses rouages par la corruption et la délinquance, que pour ceux qui essayent de s'en évader par la drogue et la décadence des arts.

Je noterai seulement la perversion même du langage pour camoufler ce crime devenu une religion qui n'ose pas dire son nom mais que j'appelle «le **monothéisme du marché**», c'est à dire un monde où tout s'achète et se vend, le marché et les pouvoirs qu'il engendre est le seul régulateur des relations entre les hommes comme entre les nations.

Dans le langage de cette «modernité» l'on appelle «DÉVELOPPEMENT» une croissance économique sans fin produisant de plus en plus et de plus en plus vite n'importe quoi: utile, inutile, nuisible, ou même mortel comme les armements ou la drogue, et non pas le déve-

loppement des possibilités humaines, créatrices, de l'homme et de tout homme.

L'on continue d'appeler «PROGRES» une aveugle dérive conduisant à la destruction de la nature et des hommes.

L'on appelle «DEMOCRATIE» la plus redoutable rupture qu'ait connue l'histoire entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas.

L'on appelle «LIBERTE» un système qui, sous prétexte de «LIBRE ECHANGE» et de «LIBERTE DU MARCHÉ», permet aux plus forts d'imposer la plus inhumaine des dictatures: celle qui leur permet de dévorer les plus faibles.

L'on appelle «MONDIALISATION» non pas un mouvement qui, par une participation de toutes les cultures, conduirait à une unité symphonique du monde, mais au contraire une division croissante entre le NORD et le SUD, découlant d'une unité impériale et niveleuse, détruisant la diversité des civilisations et de leurs apports pour imposer l'inculture des prétendants à la maîtrise de la planète

Il est à la fois symbolique et significatif que le *Washington Post*, en janvier 1996, au lendemain de la dévastation de l'Irak, ait désigné «l'homme du millénaire». Ce grand homme était GENGISKHAN!

Le critère de ce choix est merveilleusement choisi: GENGISKHAN, l'empereur Mongol du XII^e siècle, est en effet, dans l'histoire du millénaire, celui qui sut, par le fer et le feu, se tailler le plus grand morceau de la planète: il régna du Pacifique à l'Europe de l'Est et de la Sibérie au Golfe Persique.

Était-il en effet un précédent et un exemple plus évident des réalisations et des ambitions de la «modernité» à l'américaine dans la 2^e moitié de notre XX^e siècle?

Il est devenu traditionnel, dans les

chronologies officielles et les manuels d'histoire, de faire commencer «les temps modernes» à la Renaissance (certains précisent même en 1453, c'est à dire à la prise de Constantinople par les Turcs).

Sans ergoter sur les dates, disons que la «modernité» actuelle repose sur trois postulats qui ont été formulés au cours de plusieurs siècles, à partir en effet de cette Renaissance, c'est à dire de la naissance simultanée du capitalisme et du colonialisme, et qu'ils ont tous pour origine géographique cette petite péninsule de l'Asie: l'Europe qui a toujours prétendu être un «continent» seul créateur d'initiatives historiques et de culture.

Shakespeare et Cervantès ont crié les premiers: «*le roi est nu!*» Votre réel est un faux réel: il n'a pas de sens parce que vous n'avez pas de but!

L'argent fait de toutes les valeurs des valeurs marchandes: «*Tu vauz autant que tu possèdes, et possèdes autant que tu vauz*» (II, 20, p. 669 et II, 43, p. 831). «*Les richesses sont capables de combler bien des trous*» (II, 19, p. 655) (Don Quichotte).

Cervantès dénonce ainsi la subversion morale découlant du triomphe du capitalisme à la Renaissance avec la même lucidité et la même violence que Shakespeare montrant «*le cuisinier savant prosterné devant l'imbécile cousu d'or*».

«*Que vois je là? De l'or, ce jaune, brillant et précieux métal! Ce peu d'or suffirait à rendre blanc, le noir, - beau, le laid; juste, l'injuste; noble, l'infâme; jeune, le vieux; vaillant, le lâche. Allons! poussière maudite, prostituée à tout le genre humain, qui mets la discorde dans la foule des nations, je veux te rendre ta place dans la nature.*»

Aussi lucide est Cervantès: ce qu'il croyait épopée mystique, lui apparaît réalité sordide du colonialisme. Dans le jaloux d'Estrémadure il appelle les Indes orientales: «*le refuge et l'abri des déses-*

pérés de l'Espagne, Église des déçus, sauf-conduit pour les criminels... déception pour beaucoup et remède pour quelques-uns» (Pléiade p. 1301).

De cette mécanisation du monde et de cet écrasement de l'homme, dépouillé de sa dimension divine, Don Quichotte dégage la source: le pouvoir absolu de l'argent devenu maître des hommes et de leur société a la place de Dieu. «*Le meilleur fondement du monde est l'argent*» (II, 20, p. 66). «*L'intérêt peut tout*». (II, 20, p. 667).

Telle fut la naissance de notre monde, de «*notre modernité*».

SHAKESPEARE et CERVANTES ont vécu le début de la partie, quand se fixaient les règles du jeu.

Aujourd'hui, avec BECKETT et l'absurde, «*en attendant GODOT*», se joue la fin de la partie.

Ainsi naquirent ce que les manuels d'histoire appellent «*les temps modernes*» caractérisés par une négation de l'unité humaine en raison de l'hégémonie de l'Occident, et le mépris ou la destruction des autres cultures.

Cette modernité est fondée sur trois postulats:

- Dans les rapports avec les autres hommes, le postulat d'Adam SMITH: «*Si chacun est guidé par son intérêt personnel, il contribue au bien être général*».
- Dans les rapports avec la nature, le postulat de DESCARTES: «*Nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature*».
- Dans les rapports avec l'avenir, le postulat de FAUST. L'auteur du premier FAUST, le dramaturge anglais MÁRLOWE (1563-1593) écrivait: «*Homme par ton cerveau puissamment deviens un DIEU, le maître et le seigneur de tous les éléments*».

Le postulat d'Adam SMITH conduisit au monothéisme du marché.

Le postulat de DESCARTES à l'ordinanthrope.

Le postulat de FAUST au monde du non-sens.

Je me contenterai donc d'essayer de préciser le moment et le lieu de l'erreur d'aiguillage qui nous a conduits à une telle conception de la «*modernité*» et de définir les postulats fondamentaux sur lesquels repose cette manière de vivre, ou plutôt de nous conduire à la mort.

Le problème n'est pas seulement économique et politique, bien que la mutation des structures en soit nécessaire. Il est en son fond, spirituel, et le redressement ne peut s'opérer que par un éveil de la sagesse, et de la foi.

Il est dit dans le Coran (XIII, 11): «*DIEU ne changera pas la condition des hommes s'ils ne changent pas ce qui est en eux*».

Il est en effet trop de «*révolutionnaires*» qui veulent tout changer sauf eux-mêmes.

Les véritables mutations humaines sont nées de grandes levées de la sagesse que certains appellent la foi.

Je dis bien la foi et non la religion car la croyance religieuse est une manière de penser tandis que la foi est une manière d'agir.

Peu m'importe ce qu'un homme dit de sa religion: je suis chrétien, je suis musulman, je suis bouddhiste. La seule question me paraît être celle-ci: **qu'est ce que cette foi a fait de ta vie?**

Il est vrai que les levées de la foi ont presque toujours revêtu un aspect religieux, avec ses dogmes, ses rites, ses interdits. Mais on ne peut juger un chrétien d'après la croix qu'il porte à son cou, un juif à sa kipa, un bonze à sa robe safran.

BOUDDHA, JESUS ou GANDHI n'ont pas eu recours à ces marques extérieures d'une appartenance: le **témoignage de leur vie et de leur mort a soulevé des mondes.**

C'est à partir de ces exemples qu'ils ont engendré des millions d'hommes de foi agissant jusqu'au martyre, et, par eux, démantelé des Empires: les persécutions de NERON ou de DIOCLETIEN n'ont pas empêché l'écroulement de l'Empire romain, comme les divisions de lanciers anglais celui de l'Empire des Indes devant la non-violence de GANDHI, ni la défaite de l'armada américaine devant les bonzes qui se sacrifient par le feu, le même feu qui brûlait au cœur de chaque résistant vietnamien.

Quelles sont donc les composantes de cette sagesse que d'autres appellent la foi? Elles sont communes à toutes les religions ou à toutes les sagesse et à toutes les fois de la terre.

1° - Le sacrifice du **«petit moi»** et de ses désirs partiels devant l'exigence fondamentale de l'unité divine du monde.

Les **«désirs partiels»** sont ceux qui constituent le **«petit moi»** dans son individualité: de l'argent, de la gloire, du pouvoir, des gadgets et des modes, et qui nous font oublier ceux qui vivent, travaillent et meurent sans avoir jamais su à quoi leur vie, leur travail et leur mort peuvent servir.

La sagesse est d'abord l'abandon de cet individualisme, nom pudique de l'égoïsme, qui nous détourne de notre tâche d'homme définie dans la plus ancienne sagesse du monde, celle du taoïsme: **«Être un avec le tout».**

LAO-TSEU écrivait: *«quand l'esprit humain est complètement vide et calme,*

il est un miroir pur et net, capable de mirer l'essence ineffable du Principe lui-même» (TAO TE KING. 2)

A travers les siècles ce répons de Maître ECKART: *«Être vide de toutes les créatures, c'est être rempli de DIEU, et être rempli de toutes les créatures c'est être vide de DIEU».* (Traité du Détachement. IV, 1)

Un soufi musulman disait: *«j'ai rencontré SATAN. Il m'a dit: Si tu dis «Moi» tu es semblable à moi».*

Ascèse ou Kénose disent les chrétiens, **«Fana»** disent les musulmans, **«Samadhi»** disent les hindous. Il s'agit toujours de la même première étape de la sagesse.

Celle qui déserte le monde d'aujourd'hui où triomphe «le monothéisme du marché», privant la vie de son sens en ne lui donnant d'autre but que de consommer davantage si l'on est ni chômeur, ni colonisé, ni exclu (c'est à dire exclu du marché, comme main d'oeuvre inutile ou comme consommateur insolvable).

La deuxième étape de la sagesse, est celle de la sortie de soi, de la rencontre de l'autre: *«Être pour les autres est l'unique expérience de la transcendance»*, écrivait le Pasteur BONEFFER dans sa prison de Teigel, avant d'être assassiné par les nazis.

Je ne commence en effet à exister comme personne et non comme individu que par rapport à l'autre, lorsque mon centre n'est plus en moi mais en lui, que je préfère sa joie à la mienne, sa vie à la mienne. Ainsi commence le passage, la «conversion» de «l'individu» à la «personne». Ce «nous» ne peut non plus se refermer sur deux *ç*êtres et engendrer un «égoïsme de couple». SAINT-EXUPERY écrivait: *«Aimer ce n'est pas se regarder l'un l'autre, c'est regarder ensemble dans la même direction».*

L'amour devient alors communion, non pas seulement avec l'autre mais

avec tous les autres. Un mystique musulman du XIII^{ème} siècle, RUZBEHAN de Shiraz exprimait cette réalité profonde, en écrivant que DIEU c'est *«l'unité de l'Amour, de l'Amant et de l'Aimé»*.

Dans ce qui nous entoure il n'y a pas seulement des choses, des objets qui sont des obstacles ou des instruments pour notre action. Il y a aussi des visages, c'est à dire ce qui n'est pas seulement **une image mais un signe**, qui désigne, au delà de ce qui est perçu, une présence et un sens, du défi ou de l'humilité, de la colère ou de l'amour.

L'amour est la sortie de soi, fondamentale et première : l'union du MOI avec un TOI qui lui apporte le message. Un message par lequel l'homme devient humain, et divin. Car chacun de ces visages et de ces messages est une théophanie.

Pas seulement celle de cet exclu ou de ce sans-logis, en qui je ne puis accepter qu'il soit le visage défiguré d'un dieu qui l'avait pourtant créé à son image et dont JESUS nous dit : *«chaque fois que vous l'avez nourri, vêtu, logé, c'est à MOI que vous l'avez fait»*.

Mais cet amour de la sagesse et qui est plutôt sagesse de l'amour n'est pas seulement amour du prochain mais amour du lointain. Dans cette perspective plénière de la sagesse la terre entière est mon corps : **j'ai mal au Rwanda ou à la Palestine**, comme si l'enfant qui meurt de faim au Bangladesh ou sous les coups des escadrons de la mort dans un ruisseau d'une ville du Brésil ou du Nicaragua, faisait partie de moi-même, comme s'il m'accusait quand je ferme les yeux.

Un PAPE a dit un Jour : *«la charité a une dimension politique»*. Et mon incomparable ami DOM HELDER CAMARA, archevêque brésilien qui vint présider à Cordoue l'inauguration du Musée de la Calahorra, disait : *«quand je donne à manger à un pauvre on dit que je sois un saint. Quand j'explique*

qui est responsable de sa pauvreté on dit que je sois communiste.»

La sagesse est pourtant cette sagesse d'humanité plénière, impliquant mon combat quotidien pour réaliser cette véritable unité du monde par laquelle chaque enfant, chaque femme, chaque homme, quelle que soit son origine ethnique ou sociale, sa culture ou sa foi, dispose de tous les moyens économiques, politiques, culturels ou spirituels, lui permettant de développer pleinement toutes les possibilités de création qu'il porte en lui.

Un exemple nous est déjà donné de cette sagesse plénière, par les communautés de base et les théologies de la libération, fondées sur une *«option préférentielle pour les pauvres»*, à l'imitation de celle de JESUS, et qui s'étend aujourd'hui à partir précisément du Tiers monde où la misère n'est pas seulement celle de minorités marginalisées, mais celle de l'immense majorité d'un peuple : elle est née au Brésil avec DOM HELDER CAMARA, Leonardo BOFF ; elle a été magnifiquement systématisée au Pérou avec l'œuvre du Père GUTTIERREZ, puis elle a gagné presque toute l'Amérique, participant même au pouvoir au Nicaragua avec le Père CARDENAL, poète géant comme les Prophètes, à Haïti avec le Père ARISTIDE, gagnant l'Afrique avec le Père ELA ou le Père HEGBA, l'Asie avec le Père BALASURIYA au Sri Lanka.

Elle a déjà connu ses martyrs assassinés par centaines par les escadrons de la mort, comme le Père ELLACURIA au San Salvador, ou Monseigneur ROMERO.

Mais en dépit des répressions conjuguées de Rome et de Washington, elle demeure l'exemple vivant et vécu de la sagesse de la foi, capable de redonner vie à la foi de tous les peuples dont les hiérarchies religieuses, trop souvent alliées ou complices du pouvoir, dans le christianisme comme dans l'Islam, ou même chez les sans-DIEU des autres sagesse de l'Asie ou de sa péninsule

européenne, ou même de l'Amérique du Nord, prenant conscience de l'inhumanité foncière de la religion insidieuse du monothéisme du marché.

Je n'ai cité là qu'un exemple de la sagesse vécue, non comme une carrière libérale de «philosophie» mais comme sacerdoce militant.

Mais de plus en plus nombreux sont ceux qui prennent conscience que le système actuel de mondialisation du non-sens et de la misère, n'est pas le destin du monde, mais aspirent à une unité symphonique du monde riche des apports de la culture et de la foi de tous les peuples pour en finir avec la cassure du monde et ses dérives mortelles.

Nous disposons aujourd'hui, par les sciences et les techniques, de moyens gigantesques pour construire un monde à visage humain, mais ces pouvoirs

techniques prolifèrent sans aucune finalité humaine. Les pouvoirs d'un géant au service d'un nain pervers.

Et c'est là le problème fondamental de notre «MODERNITE» qui appelle liberté le déchaînement de la richesse et de la puissance sans même le souci ou la recherche des fins dernières de ce développement prométhéen et anarchique qu'elle appelle «libre échange» ou même liberté tout court, qu'elle veut étendre du Nord au Sud et de l'Ouest à Est.

Laisserons-nous crucifier l'humanité sur cette croix d'or?

Tel est le problème fondamental de notre siècle naissant.

Aurons-nous la sagesse de le résoudre?